

Louise Hapton : quand œuvres et parcours de vie s'entremêlent

« Ils n'ont plus que leur tablette... mais jamais un livre. Jamais. ». Voilà l'une des premières phrases de la quatrième de couverture roman *La Librairie du coin de la rue* de l'autrice Louise Hapton dont la sortie est prévue ce 20 mai. Une œuvre qui comme la précédente s'inspire de quelque chose d'unique : elle-même.



Le dernier roman de Louise Hapton est à paraître aux éditions Chèvre-feuille étoilée et la jeune fille sera présente les 20, 21 et 22 mai à la Comédie du Livre de Montpellier. (©editionschevrefeuilleetoilee)

Ton roman *La Librairie du coin de la rue* est à paraître ce 20 mai et fait référence à un monde où la lecture a disparu. Comment t'es venue l'idée d'une telle dystopie ?

Ce point de vue dystopique d'un monde où la lecture tombe dans l'oubli m'est venue de ma propre peur. Selon moi, je ne lis pas assez voire même pas du tout. Les gens croient que je suis modeste quand je dis ça alors que c'est vrai. J'ai dû prendre des traitements à un moment de ma vie et ces derniers ont beaucoup diminué ma concentration. Dès que je lis, je regarde le nombre de pages qu'il me reste à tourner et ça me gêne le plaisir de lire. Je pensais que tout le monde était comme moi et avait envie de lire mais n'y arrivait juste pas. En réalité, la plupart des jeunes d'aujourd'hui déteste lire et ces derniers sont les adultes de demain. Dans un monde où la plupart ignore, ceux qui savent prennent le pouvoir et c'est ce que j'ai voulu faire passer comme message dans mon roman.

Il y a trois ans, tu publiais ton premier roman intitulé *Arnold* à l'âge de 15 ans. Là encore, as-tu le choix de prendre appui sur tes peurs et ton parcours de vie ?

Pour le coup, c'est une histoire qui est venue toute seule. Après les moments difficiles que j'ai évoqués, j'ai été hospitalisée et c'est ce roman qui m'a permis de me remettre et de retrouver le goût que j'avais eu dans l'enfance pour l'écriture. Je l'ai commencé à 13 ans et il m'a beaucoup aidé à sortir de ma dépression. Ce roman est destiné à la jeunesse mais il y a tout de même des passages assez sombres qui traitent notamment du deuil.

Comment l'écriture est-elle arrivée dans ta vie ?

J'ai commencé à écrire depuis que je sais le faire. Quand j'étais petite, j'avais d'abord dit à mes parents que je voulais être peintre. J'ai très vite bien dessiné pour un enfant de cet âge. Pour ce qui est de l'écriture, je faisais très tôt des voyages tous les weekends à la librairie avec mes parents. On en sortait avec plein de livres et je les dévorais tous en un soir. Je lisais plein de choses qui pouvaient aller des mangas aux romans en passant par la poésie. Néanmoins, j'étais déçue de certains livres. Je ne savais pas encore dire si j'aimais ou non l'histoire, mais parfois, lorsque je voyais la relation entre deux personnages, je me disais : « *Ça aurait été vachement mieux si c'était comme ça !* ». Alors j'écrivais des petites notes sur la page pour compléter tourner le récit à ma façon. Il y a aussi autre chose. Je suis née en 2004 avec les écrans et j'ai eu une tablette très tôt. Je m'en servais pour faire des vidéos avec des Petshop (des petits animaux en plastique avec la tête qui bouge). J'avais une chaîne YouTube où je publiais de petites histoires et j'écrivais même des fiches de personnages. Quand j'ai commencé l'écriture créative en CE2, j'avais une maîtresse très portée là-dessus et elle me mettait toujours de très bonnes notes. Je me suis dit que j'étais peut-être assez douée. J'ai alors dit à mes parents que je voulais être peintre et écrivaine.

Tu viens de me parler des virées à la bibliothèque que tu faisais très régulièrement avec tes parents. Ont-ils été très présents dans ton éducation culturelle ?

Mes parents m'amenaient beaucoup au théâtre ou au cinéma pour voir des films en famille. Même les jeux de société auxquels je jouais étaient tournés éducatifs et culturels. Je peux vraiment dire que j'ai baigné dans la culture. J'ai eu très tôt mon premier cours d'arts plastiques avec une artiste plasticienne puis je suis devenue l'élève du peintre méditerranée Jean Leccia. C'était vraiment chouette et c'est là où j'ai vraiment compris ce qu'était la peinture.

D'ailleurs, j'ai même peint le tableau Ill Vetro en son hommage puisqu'il représente souvent des bouteilles dans ses œuvres. À travers cette peinture, j'ai voulu aborder le sujet de l'alcoolisme.

En plus du français, tu as déjà écrit de nombreux poèmes et romans en anglais. Comment as-tu appris cette langue ? Est-ce également une initiative de ta famille ?

Mes parents n'étaient pas contre le fait de me donner une éducation à quelques langues mais ils voulaient surtout que je le fasse si j'en avais envie. J'étais une enfant assez seule dans la vie réelle et je n'avais pas beaucoup d'amis. Parmi ceux qui écrivaient comme moi de petites histoires avec leurs Petshop sur YouTube, les plus populaires qui faisaient entre 400 000 et 600 000 vues par vidéo parlaient anglais. Mes copines en ligne n'étaient pas non plus françaises. Pour m'intégrer à la communauté, j'ai donc demandé à ma mère de prendre des cours. Elle a contacté une de ses patientes pour savoir si elle avait un professeur d'anglais dans ses connaissances. Par chance, son mari enseignait cette langue à l'université Paul Valéry. J'ai alors commencé l'anglais à 9 ans puis j'ai écrit des nouvelles et des poèmes qui ont parfois été publiés dans des revues.

Préfères-tu écrire en français ou en anglais ?

J'aime beaucoup les deux. Je ne peux pas dire que j'en préfère un. Parfois, des écrits me viennent en français et d'autres en anglais. C'est juste une question de sensation. Je pense d'ailleurs que mon travail, que ce soit en peinture ou en écriture, c'est et ce sera toujours une question de sensation.